



Les Herbes rouges  
Hommages

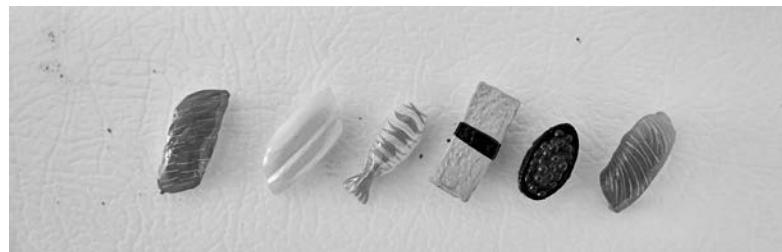
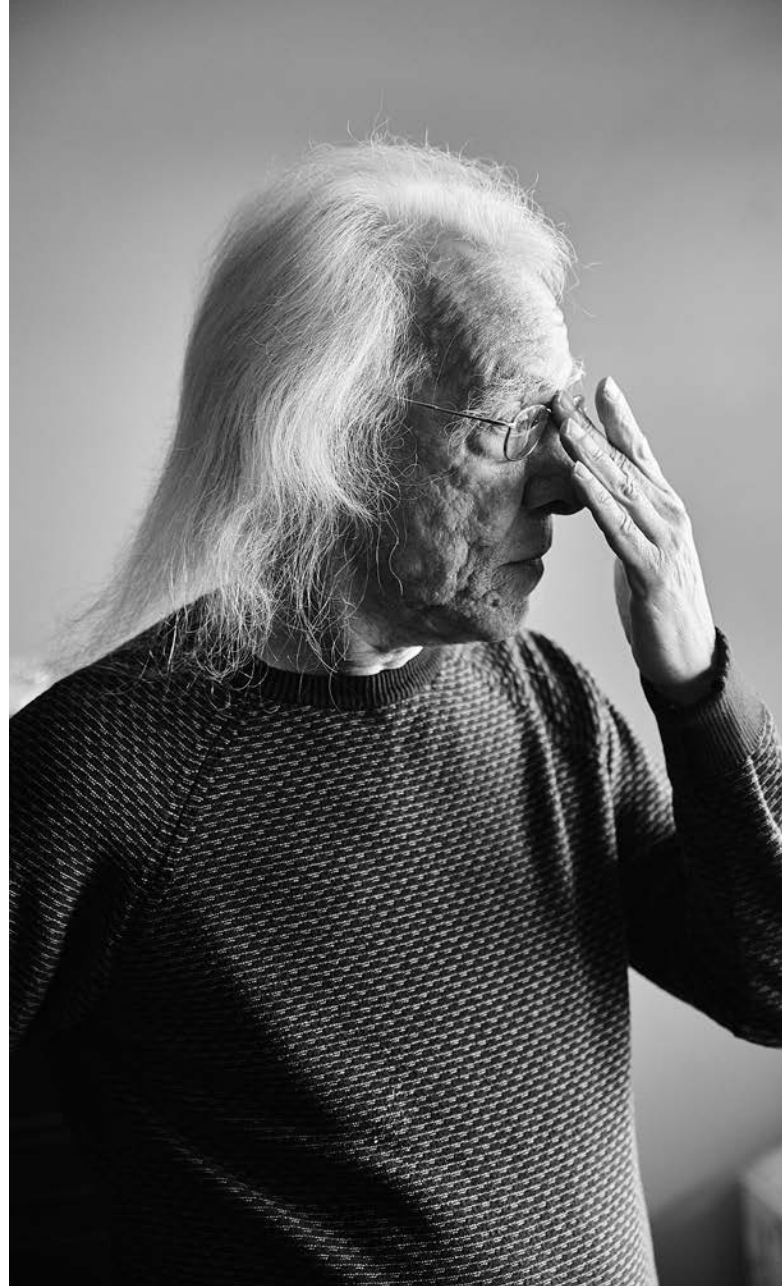
# C'est pour lui que je publie

Daphnée Azoulay

Période de créativité profonde  
Une lumière s'affiche et j'envoie le texte à mon éditeur  
François est le seul à comprendre ce que j'écris  
Il me répond que le texte est approuvé  
Il me donne des raisons sérieuses de le croire  
Il dit que nous allons travailler ensemble  
Il est souvent ironique  
Parce qu'il appartient à un autre monde  
Peut-être qu'il me trouve normale  
Sinon il ne m'accepterait pas  
Il a fabriqué beaucoup avec moi  
Il a changé des montages  
Il a ajouté du sens  
Nous avons fait des trouvailles instantanées  
Découvert des libertés  
Il m'a dit de ne pas supprimer  
Trop vite  
De ne pas faire disparaître le livre  
Avant de l'avoir écrit  
C'est pour lui que je publie  
Je ne fais confiance à aucun autre éditeur  
Il a pris des racines chez moi  
Rien avec lui n'a d'âge ni n'a de fin  
Ma lenteur à écrire  
Indique que je suis partie dans un rêve plus long que les autres  
Et François me réveille  
Pour me rappeler que j'ai une voix  
Et que les choses que j'écris sont aussi réelles qu'imaginées  
Je le laisse m'accompagner  
Obéissance envers lui  
Dans mon territoire intime  
Il le regarde comme un saint  
Posant ses yeux sur le papier  
Où chaque mot devient sacré  
Comme une pierre  
Nous bougeons ensemble les pierres  
Et voyons un oiseau s'y poser  
Ainsi qu'un trait de lumière  
Et de silence ♦

---

Daphnée Azoulay est née à Montréal en 1983. Elle a publié aux Herbes rouges  
*Tout près de la nuit*, finaliste au prix Émile-Nelligan, *Marbre* et *Le pays volant*.



# Scalpels dans l'espace

Clémence Dumas-Côté

J'ai d'abord fait confiance à sa toux. À sa toux lente et à ses cheveux blancs et fins comme ceux d'un bébé-druide.

J'avais 16 ans lorsqu'on m'a présenté les frères Hébert. Une rencontre fortuite avec Jean-Simon DesRochers, mes poèmes lus par un autre poète, puis des piles de recueils des Herbes rouges prêtés en guise de fenêtres sur leur monde.

Ainsi, c'est devenu pour moi la maison où je voulais faire habiter mes mots. Je voulais qu'ils puissent s'y réveiller, le matin, y manger, y boire, y dormir, s'y assoir, s'y étirer.

La première fois que je me suis rendue à son bureau – c'était pour signer mon premier contrat – j'embrassais les arbres. J'aurais presque embrassé les vitrines des dépanneurs, autour, aussi (il y en a tout plein).

Dans le bol de fruits presque toujours vide, sur la table de travail, au bureau des Herbes rouges, il y a parfois une pomme, mais rarement. C'est une décoration, peut-être. Quand on travaille ensemble, que les minutes s'additionnent – un mot, un vers, une ponctuation, un « en » de trop, un « dans » que je viens de réussir à remplacer, hurra – parfois, l'objet-pomme capte mon attention. Je le fixe, il m'envahit, il est vivant. L'impression que je trouverai peut-être la réponse à l'énigme dans ce fruit. Comment faire pour réussir à redresser cet amas de chair de poème sans telle articulation, tel cartilage, tel muscle, tel ligament ? J'ai besoin du soutien de la pomme pour faire face aux scalpels de François et de Roxane, sans quoi c'est l'hémorragie, ça coule de partout, ça devient flasque et mou et je suis perdue.

Le fruit rond est dans le bol.

Il m'offre sa présence et je suis à l'écoute de la sienne.

La présence d'un fruit.

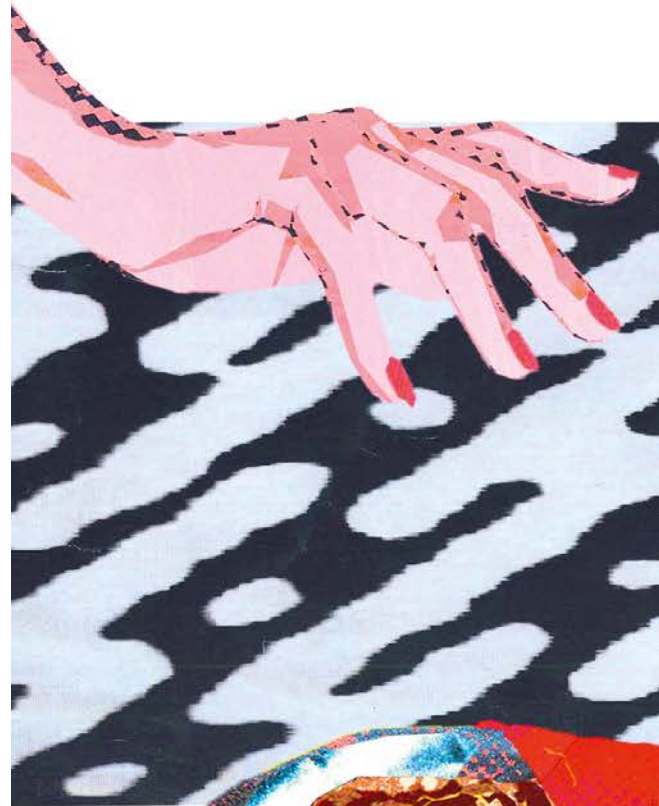
Cette conviction : je crois qu'en s'assurant d'avoir constamment un fruit dans le bol sur sa table de travail, François Hébert veut nous prouver qu'il est humain, qu'il s'alimente comme les autres. Parce que sinon, qu'on se le tienne pour dit : un extraterrestre s'écrit en François Hébert. C'est évident. Depuis que j'ai compris cela, tout concorde : les cheveux blancs et fins de bébé-druide, la toux qui se prolonge, la lecture chirurgicale.

Voilà pourquoi mes textes poussent parmi les herbes rouges : un extraterrestre s'écrit en moi aussi. Entre les pommes et les bols qui flottent dans le vide. Parmi des planètes blanches, des fusées qui toussent, des scalpels auxquels s'accrochent des mèches de cheveux fins.

Ça tousse au téléphone. C'est lui. Il vient peut-être de placer une autre pomme dans son bol. ♦

---

**Clémence Dumas-Côté** est née à Montréal en 1986. Après des études en interprétation à l'École nationale de théâtre du Canada, elle termine une maîtrise en création littéraire. En 2017, elle publie son premier recueil de poésie, *L'alphabet du don*, puis *La femme assise* parait en mars 2019.



# Apprendre à ne plus dormir

(lettre à Marcel Hébert)

**Benoit Jutras**

Marcel, ma vie telle qu'elle l'est, je l'ai créée à partir d'obsessions et, vers la fin des années 1990, ma vie ressemblait à cette image que j'utilise aujourd'hui quand j'enseigne et évoque la révolution industrielle : un nuage de charbon au-dessus de Paris. Vers la fin des années 1990, je vivais dans un sous-sol à Brossard, et un nuage de charbon m'enveloppait, de jour en jour et, la nuit, constamment, ce nuage plein, toujours sur le point de crever, me protégeait, un paysage en condensé parfait, invisible, il y avait un paysage qui se dessinait comme une crise.

Vers la fin des années 1990, j'empruntais et achetais compulsivement des romans américains et des recueils de nouvelles américains – Laura Kasischke, Don DeLillo, Melanie Rae Thon, Denis Johnson –, et des livres de poésie québécoise, et ces livres-là, pour la plupart, appartenaient au catalogue des Herbes rouges. Carole David, Roger Des Roches, André Roy, François Charron, Michael Delisle, Denis Vanier, René Lapierre m'accompagnaient. Et j'écrivais.

En 2002, j'écoutais *Idiotique* de Radiohead en boucle et je suis devenu en quelque sorte, et pour moi-même, le narrateur des *Carnets du sous-sol* de Dostoïevski : je croyais dur comme fer que « l'inertie contemplative [était] préférable à quoi que ce soit ». Je m'inventais de l'amour, j'étais seul, je me composais, me dessinais une mort ou un visage, je ne savais pas tout à fait ce que je faisais, exactement comme ce que je fais maintenant.

Parler de qui m'a permis de voir mon nom inscrit pour la première fois sur une couverture de livre des Herbes rouges est une chose aussi douloureuse qu'étrange. Je ne vous ai jamais rencontré. Vous avez été mon premier vrai lecteur, mort trop tôt. Thé, café, bière, vin, scotch, peu importe, j'aurais voulu un prétexte pour vous serrer la main.

Marcel, entrer aux Herbes rouges, c'était un peu comme entrer en religion, tout simplement parce qu'on me donnait enfin le droit presque solennel d'inventer la mienne, mon propre système de sens, et depuis, de livre en livre, j'essaie tant bien que mal d'être le pire fidèle possible, tout en continuant à croire à ces choses élémentaires pour François et vous, et maintenant Roxane, ces choses sévères qui ensemble forment moins un rappel à l'ordre qu'un rappel au texte et à son exigence :

- ◆ la forme n'est pas l'habit de la voix, c'est son os, sa transparence, son trouble ;
- ◆ la rigueur n'est pas une énergie rigide, c'est un art martial pour dénouer les réflexes ;
- ◆ douter, raturer, refuser, ce n'est pas mettre à mort, c'est descendre vers ce qui éclaire mieux ;
- ◆ le livre est autant un territoire offert que le récit (minuscule, en vapeurs) des luttes qu'il nous a fallu pour le faire.

Marcel, je vous ai déjà trop dérangé, je sais que vous affectionniez particulièrement votre solitude. Je m'appelle Benoit et tenais à vous dire merci.

P.-S. – S'il vous plaît, dites à votre frère d'apprendre à utiliser sa cafetière. ◆

---

Finaliste à de nombreux prix littéraires au Québec et à l'étranger, **Benoit Jutras** est professeur de littérature au Collège de Rosemont. L'automne dernier paraissait *Golgotha*, son plus récent ouvrage.